

leurs différens avec Haïti.

La tante du général Sanchez, âgée de 60 ans, a été fusillée à Santo-Domingo, avec trois autres individus, accusés de faire partie de la conspiration Duarte.

Un navire de guerre anglais, parti de la Jamaïque, venait d'arriver à Port-Républicain, pour demander satisfaction de l'outrage fait à un navire anglais qui, ayant jeté l'ancre près du schooner d'Herard, avait été capturé par la flotille haïtienne, et envoyé à Jacmel où il fut bientôt relâché. Le *Manifeste* ne semblait pas fort inquiet de cette démonstration.

On avait reçu des dépêches des commissaires envoyés en France au sujet de la dette d'Haïti envers ce pays, mais ces dépêches n'annonçaient que l'arrivée des commissaires et la réception gracieuse qu'ils avaient reçue du roi.

Le 21 mai, on avait décrété l'émission de \$300,000 en billets de \$4, pour remédier aux embarras financiers du gouvernement.

Les dominicains avaient commencé avec quelque activité les hostilités contre les Haïtiens. Le *Manifeste* du 22 juin annonce qu'ils approchaient en grand nombre, et qu'ils se sont emparés de quelques postes que les Haïtiens ne purent défendre dans le moment, par défaut de forces suffisantes. On allait envoyer immédiatement des renforts de Port-Républicain; les troupes haïtiennes s'étaient mal conduites, et le président avait fait jeter en prison plusieurs des officiers qui les commandaient.

Nous apprenons en même temps, qu'il y a eu, le 24 juin, à environ 60 milles de Port-Républicain, un engagement dans lequel les Haïtiens ont eu trois hommes tués. Le 26, des renforts arrivaient de Jacmel à Port-Républicain.

On avait mis en liberté la plupart des prisonniers politiques de Port-Républicain, ainsi que ceux détenus aux Cayes, à Jérémie et à Saint-Marc. Seize d'entre eux, néanmoins, étaient réservés et devaient passer devant une commission militaire.

Courrier des Etats-Unis.

Entrée d'une révolution au Mexique.—Le schooner mexicain *Atrevida*, capitaine Sanchez, arrivé avant-hier de Campêche, nous a apporté la nouvelle qu'une révolution avait éclaté à Tobasco, le 12 juin, révolution dont le résultat a été le renversement du pouvoir existant et du système de centralisation.

Il ne nous est encore parvenu que peu de détails sur cet événement; mais une lettre particulière adressée à une maison de commerce respectable de New-York, nous apprend que la garnison de Tobasco, ayant à sa tête le général Martinez et les colonels Montero et Bruno, s'est déclarée en faveur du gouvernement fédéral. Le mouvement révolutionnaire s'est opéré presque sans opposition. Le peuple est demeuré tranquille, mais les commerçans n'ont pas vu ce changement avec plaisir, effrayés des conséquences qu'il peut entraîner à sa suite et des pertes qui peuvent en résulter pour eux.

L'Atrevida est parti de Campêche le 24 juin.

Idem.

DE LA PIÉTÉ.

Claude de la Graye épousa, à l'âge de vingt-six ans, Marie de la Motte Piquet, âgée de vingt-et-un ans. Les deux époux, d'une grande naissance, d'une grande fortune, et avec tous les agrémens extérieurs dont le monde fait un si grand cas, se laissèrent séduire par les attraits d'une vie frivole et dissipée. Ils vinrent habiter le château de la Garaye, et là, une société nombreuse, des plaisirs bruyans et surtout celui de la chasse y occupèrent tous leurs loisirs. La jeune épouse, naturellement portée à la dissipation et pour plaire à son mari, l'accompagna souvent à la chasse. Elle se forma même avec trop de succès à cet étrange exercice, et elle fit, en plusieurs occasions, l'admiration de la société nombreuse dont son château était le rendez-vous.

Une circonstance inattendue vint cependant faire naître parmi les deux époux de sérieuses réflexions, et réveiller les souvenirs de l'éducation chrétienne qu'ils avaient eu le bonheur de recevoir. Un de leurs amis, éclairé de la lumière d'en haut, sentit le vide des plaisirs mondains et se retira à l'abbaye de la Trappe, où, après une courte pénitence, il termina saintement sa vie. Cet exemple, cette mort, firent une grande impression sur M. de la Garaye. Il se trouva malheureux au milieu du cercle continu des plaisirs et des divertissemens, et il sentit le besoin de retrouver le calme de sa conscience et de goûter des jouissances plus dignes d'un homme raisonnable, et surtout d'un chrétien. "A quoi me servira-t-il, se disait-il à lui-même, d'avoir ainsi passé ma vie dans des fêtes et des divertissemens qui absorbent tous mes revenus, et qui me font perdre un temps précieux dont il me faudra rendre compte à Dieu?"

Vaines réflexions! son esprit s'agitait toujours, et un voyage qu'il fit à Paris le ranima plus que jamais. Revenu en Bretagne, il est demandé par sa sœur la comtesse de Pontbriand, pour y tenir son enfant sur les fonts baptismaux. Il se rend au château de Pontbriand avec son épouse, et à peine y est-il arrivé que la joie se change en deuil. Son beau-frère tombe malade, et meurt après cinq

jours de souffrances, sans avoir eu le bonheur de recevoir les secours de l'Eglise. Cette seconde leçon bien plus forte et plus sensible que la première, attéra le jeune comte De la Garaye, et lui fit concevoir de nouveaux sentimens.

Un religieux avait été appelé pour apporter quelques consolations dans cette famille désolée; le jeune comte, frappé de l'air de calme et de sérénité qui paraissait sur la physionomie du pieux serviteur de Dieu, et des paroles consolantes qu'il adressait à chacun, ne put s'empêcher de lui dire: "Que vous êtes heureux, vous autres qui avez renoncé au monde, vous êtes au-dessus des revers de la fortune, rien ne vous attriste, rien ne vous inquiète, rien ne peut troubler votre paix.—Il est vrai que nous sommes heureux, répondit le religieux, mais ce bonheur, qui consiste dans la paix du Seigneur, peut être aussi le vôtre. Il n'est point uniquement réservé au cloître, et chacun peut en jouir dans l'état où la Providence l'a placé."

Cette réponse frappa le jeune comte: dès le lendemain il envoya prier le religieux de revenir: et, touché vivement par la grâce: "Il y a un Dieu, lui dit-il, et il mérite d'être servi, aimé, obéi; je veux donc, avec le secours de sa grâce, le servir le reste de ma vie; je veux renoncer à toutes les vanités, dont je n'ai été que trop longtemps épris." Puis il entra dans le détail des réformes qu'il voulait faire dans sa maison, et de la résolution où il était d'employer désormais sa fortune, dont il avait jusqu'alors fait un si mauvais usage, au soulagement de l'indigence et de la misère. "Faut-il donc, ô mon Dieu, ajouta-t-il, en finissant, que je ne vous aie pas plus tôt connu! faut-il que j'aie perdu le temps à la recherche des créatures, qui ne sont que vanité et mensonge, tandis que je vous oubliais, vous mon créateur et mon souverain bien. Ah! Seigneur, ne rejetez pas un cœur contrit et humilié." Ces mots furent accompagnés d'un torrent de larmes.

Touché de ces beaux sentimens, l'homme de Dieu le félicita sur sa fidélité à la grâce et sa généreuse résolution; et en même temps l'engagea à mûrir son projet, en lui faisant observer que madame De la Garaye pourrait s'opposer à une réforme aussi complète et au genre de vie qu'il voulait embrasser. "J'avoue, répondit le comte, que si ce dessein n'est pas du goût de ma femme, je ne pourrai l'exécuter entièrement; et, en ce cas, nous en chercherons quelque autre qui puisse lui convenir. Mais, quelque chose qu'il arrive, je veux travailler sérieusement à mon salut; car enfin, il y a un Dieu, et, je vous le répète, quoiqu'il puisse m'en coûter, je veux l'aimer et le servir le reste de ma vie. Mais, reprit-il, après un moment de silence, madame De la Garaye est ici; venez avec moi, nous allons savoir ses sentimens."

Arrivé à l'appartement de la comtesse: "Madame, lui dit son époux, Dieu m'a inspiré cette nuit un dessein que j'ai communiqué au religieux, que vous voyez présent; mais nous ne pouvons rien décider, que nous ne sachions si ce projet vous convient." Alors faisant connaître en détail ses intentions, il conjura son épouse de lui répondre avec franchise, et sans contraindre ni déguiser ses propres inclinations.

La jeune comtesse, en l'entendant ainsi parler, se mit à verser des larmes abondantes, et garda un profond silence. Le religieux, interprétant ces larmes et ces marques de douleur comme des signes d'opposition, cherche à la calmer, à la rassurer, et lui dit que l'intention du comte est de s'entendre avec elle sur le parti le plus convenable à prendre, d'après les nouveaux sentimens que la grâce a mis dans son cœur. "Ah! mes pleurs ne viennent nullement de la tristesse, répondit la jeune épouse. Dieu m'est témoin que je n'ai jamais appris de nouvelle qui m'ait causé plus de joie. Je dois reconnaître ici la main de la Providence toute miséricordieuse, et je lui rends grâce de toute mon ame... Je vous loue de votre projet, mon cher ami, ajouta-t-elle en embrassant son époux, je suis prête à suivre vos exemples, et à concourir avec vous autant que j'en serai capable, aux bonnes œuvres que vous avez résolu d'entreprendre."

Dès lors, les deux époux suivirent un nouveau genre de vie. Dès lors la piété, la charité, et tout le cortège des vertus brillèrent en eux dans tout leur éclat. Comme ils n'avaient pas le bonheur d'avoir des enfans, et qu'ils en avaient été privés par un accident funeste, arrivé au temps de leur conduite mondaine, ils s'adonnèrent tout entiers au soulagement des pauvres, et devinrent une seconde Providence pour les habitans de la Garaye et des pays circonvoisins. On ne peut exprimer les aumônes considérables qu'ils répandirent autour d'eux, les soins multipliés qu'ils prodiguèrent eux-mêmes aux pauvres malades, les secours de toute espèce qu'ils accordèrent à tous ceux qui avaient recours à leur libéralité. Non contents de faire du bien pendant leur vie, ils voulurent le perpétuer autant qu'il était en eux, et ils firent construire près de leur vaste château un vaste